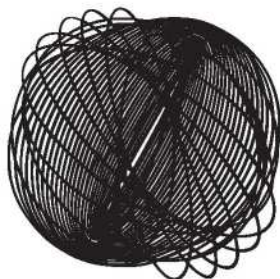


DU MONDE ENTIER

ALESSANDRO DE ROMA

LA FIN DES JOURS

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR PASCAL LECLERCQ



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

VIE ET MORT DE LUDOVICO LAUTER

ALESSANDRO DE ROMA

LA FIN DES JOURS

roman

*Traduit de l'italien
par Pascal Leclercq*

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française), consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

Titre original :

LA FINE DEI GIORNI

© *Edizioni Il Maestrato*, 2008.

© *Éditions Gallimard*, 2012, pour la traduction française.

Toute référence à des personnes ou à des faits réels est purement fortuite.

Turin, lundi 5 septembre

M. Baratti a disparu depuis vendredi. Je suis passé et repassé sur la galerie, devant ses fenêtres, mais aucun signe de lui. Dans l'immeuble, tout le monde le connaissait : il vivait ici depuis au moins cinquante ans. Mais personne ne s'inquiète de le chercher.

J'en ai parlé hier avec mon père, mais il n'a même pas détourné les yeux de la télé. Winnie dit qu'il n'a jamais entendu son nom : il voit bien le café Baratti, dans le passage Subalpina, mais il ne connaît personne qui porte ce nom, à part le café. Et encore moins quelqu'un de l'immeuble.

M^{me} Costanza ne s'en souvient pas non plus, alors que les photos bizarres qu'il lui donnait sont accrochées aux murs de la conciergerie. Je les y ai encore vues ce matin, juste au-dessous du panneau avec les clés.

Il photographiait des détails de notre immeuble : des rampes d'escalier, des pommeaux de porte, les fleurs du néflier de la cour intérieure, le linge qui sèche vu d'en bas. Je possède moi aussi l'une ou l'autre de ses photos : des souris mortes trouvées dans la cave, une mouche prisonnière d'une toile d'araignée, des agrandissements de

gouttes de pluie sur le fil à linge, et d'autres choses du genre. Il me les offrait parce que je l'aidais parfois à monter ses courses.

Et maintenant, plus personne ne sait rien de Baratti. Oublié. Disparu en l'espace de quelques jours. Il était là, maintenant il n'est plus là. Donc, il n'a jamais été là. Rayé de toutes les mémoires.

Mais pas de la mienne.

Voici tout ce dont je parviens à me souvenir de lui. Un petit homme fluet, opticien pensionné, toujours agité, nerveux, fréquentant avec assiduité les caves de l'immeuble où il avait son labo photo. Parfois, il disparaissait pendant des jours entiers dans les sous-sols et M^{me} Costanza se tracassait, parce qu'il était si vieux. Pour partir à sa recherche, elle devait laisser la loge sans surveillance.

On aurait dit un petit homme de rien du tout, mais, au fond, il était terrible, plein d'énergie, irréductible : avec une volonté robuste, que jamais je n'ai eue, même enfant. Toujours à la cave et toujours dans le noir, comme un petit vampire édenté. Pour lui, le monde commençait dans cet immeuble, et il y prenait fin, parce qu'il ne lui restait rien d'autre. Ça faisait des décennies que toute sa famille était morte.

Quand nous étions petits, Carla et moi l'appelions « le maniaque ». Nous aimions penser qu'il y avait un maniaque parmi les habitants de l'immeuble, n'importe lequel, au moins un. C'est lui que ma sœur et moi avons choisi, parce qu'il boitait et parce qu'il passait son temps dans les caves. À l'époque, il devait avoir moins de cinquante ans. On ne trouvait pas de meilleurs monstres, il y a trente

ans. Alors que maintenant, il suffit de se mettre sur le pas de la porte et des monstres, on peut en avoir à profusion.

Ma maladie progresse moins rapidement que celle des autres, me semble-t-il. Et pourtant, parfois, je pense que les autres se souviennent de beaucoup plus de choses qu'ils ne le montrent, mais que c'est juste que ça leur plaît de se laisser aller, qu'ils ne s'efforcent en aucune façon de résister. Par contre, pourquoi je résiste, moi, je ne le sais vraiment pas.

Ce matin, je suis sorti, j'ai marché comme un possédé jusqu'au fleuve, puis j'ai remonté le Corso Casale. Une longue rue inutile comme il y en a beaucoup dans cette ville. Une rue que personne n'emprunte à pied parce qu'il n'y a rien, ou presque, à y voir. Je voulais juste marcher, me défouler. Je repensais à Baratti et à tant d'autres choses. Quasiment par miracle, j'ai évité le bus 61, mais j'ai récolté une giclée de boue sur les jambes et un coup de klaxon. Quelques passagers m'ont regardé, sans appréhension particulière. J'ai eu l'impression qu'il n'y avait personne au volant : je n'ai vu qu'une ombre. Naturellement, ce n'est pas possible. Un autobus doit avoir un conducteur ; à la rigueur, endormi ou fou. Il y en avait certainement un, et, certainement, il a eu envie me tuer. Ça arrive de plus en plus souvent, ces derniers temps. Même si on n'en parle jamais. On n'en parle pas dans l'immeuble ni dans les bars, on n'en parle pas à la télé. Des personnes disparues non plus. Les gens ne parlent plus des choses qui leur font vraiment peur. Les gens cherchent des sujets inoffensifs. Mais combien de temps cette folie peut-elle durer ? Peut-être Baratti a-t-il fini

comme ça, coupé net ou broyé par les roues d'un autobus.

Je suis descendu jusqu'au fleuve pour en toucher l'eau, sale et puante. Il reste toujours la pénible consolation d'être vivant, même dans les pires moments de découragement; et il reste la possibilité de ne plus l'être, de pouvoir décider de soi-même, à la différence des réverbères, des trottoirs, des autos. L'homme est — je suis — le seul être qui pense au suicide.

Winnie m'a appelé sur mon téléphone portable : il avait peur pour moi. M^{me} Costanza m'a vu sortir furieux de l'immeuble.

Winnie est toujours très gentil avec moi.

Il m'a dit que le catalogue des merveilles était arrivé : il y a un tas de choses à commander, il a téléchargé sur Internet de nouvelles sonneries pour son téléphone et il veut me les donner à moi aussi. Il m'a invité chez lui ce soir, pour boire un chocolat chaud, instantané, bien épais. Je lui ai promis que je viendrais, mais en réalité à ce moment-là, je ne savais même pas si j'allais rentrer à la maison.

Je me suis arrêté et j'ai réfléchi un instant. Il se pourrait que le Corso Casale n'ait pas de fin. Je suis revenu en arrière jusqu'au pont de la Gran Madre et de là, laissant l'église sur ma gauche, j'ai poursuivi tout droit jusque chez moi : en prenant un autre chemin, je me perdrais facilement. Je me suis déjà retrouvé de nombreuses fois dans cette situation. Turin est la cour de ma maison, je suis né ici, j'ai grandi ici, et maintenant, je commence à me perdre ici comme un étranger et un dément.

Je suis arrivé Via Po, en nage et fatigué par ma longue

promenade. J'avais mal à la rate et j'avais faim. Je me suis arrêté pour prendre un kebab et je l'ai englouti avec goinfrerie, en un instant, par peur des regards torves et envieus des autres passants. Le prix d'un kebab a atteint douze euros ces derniers jours. Trois fois plus qu'avant. Comme toujours, ça goûte le cadavre, la viande pourrie. J'ai dévoré la mort avec de la sauce piquante. Pour ce que j'en sais, il se pourrait aussi que j'aie mangé un bout de M. Baratti, coupé en tranches, en forme de feuilles de viande grasse. Un sandwich aux pétales de macchabée.

Tous les soirs, M. Baratti sortait promener son chien. Il n'avait plus personne au monde, à part ce quadrupède importun. Je l'entendais toujours aboyer désespérément avant la promenade, puis, à peine son maître déclenchait-il le mécanisme de la grille, que la petite créature se calmait et sortait, remuant la queue et s'épuisant à l'avance en faisant aller ses pattes en guise d'entraînement. Il puait la crotte et le déodorant. Ça, je m'en souviens très bien. Je crois que M. Baratti l'aspergeait de cosmétiques et qu'il dépensait plus d'argent pour nourrir cet animal que pour lui-même.

Il s'accordait cent grammes de bresaola par semaine et trois œufs. C'étaient là ses seules protéines. Parfois, je montais ses courses et, pour me remercier, il me faisait asseoir dans la cuisine qui empestait les vieux biscuits et la poussière rance, m'offrait une boisson froide et me parlait chaque fois des temps envolés. J'ai toujours pensé à son propos que la maladie ne l'avait guère touché. Mais il est clairement difficile de dire ce qu'il en est vraiment, quand on est face à une personne âgée.

Turin, mardi 6 septembre

J'en ai de nouveau parlé avec Winnie, mais il m'a semblé que toute cette histoire ne l'intéressait pas du tout. Devant un chocolat chaud et le catalogue, j'insistais à propos de M. Baratti. Pour finir, Winnie s'est un peu énervé. Il dit qu'il ne sait vraiment pas pourquoi je reste calé sur les vieux qui habitent ou n'habitent pas l'immeuble, et que je pose de drôles de questions : ça fait un moment que j'observe ce qu'ils font et que je m'inquiète à l'excès de choses qui n'ont aucun sens. Il a aussi vu que je prenais continuellement des notes. C'est quoi, ces choses que j'écris tout le temps? Je ferais mieux de m'occuper de moi, à la place. Ne serais-je pas, par hasard, en train de faire une dépression? Ou quelque maladie nerveuse, obsessionnelle? Je me suis persuadé que les gens disparaissent. Très bien. Mais où pourrait donc aller un vieux sans famille et dont personne ne veut? Ai-je au moins une photo de ce M. Baratti? Ai-je interrogé M^{me} Costanza? Qui mieux que la concierge peut savoir ces choses-là? Et si elle-même n'a jamais entendu parler de ce M. Baratti, ça veut dire que j'ai confondu avec quelqu'un d'autre. Winnie dit que je devrais faire du sport, au lieu de penser et d'écrire tout

le temps, ce n'est pas bon pour moi de passer mes journées comme ça. Il dit que mon ventre n'a jamais été aussi gros. C'est mauvais signe. Décadence. Je devrais m'occuper de mon alimentation et de mes abdominaux. Lui, il boit du thé vert, souvent, et il marche. Il fait de très longues promenades dans la ville. Il m'a proposé de venir avec lui, de temps en temps.

Naturellement, Winnie a comme toujours raison.

Il veut commander dans le catalogue un allume-gaz en forme d'allumette géante (8,90 euros au lieu de 11,20 euros) et un rideau adhésif pour changer les fenêtres en vitraux colorés, il y en a avec des figures géométriques jaunes, rouges et bleues, à 7,90 euros, grâce à un effet de verre au plomb, il met à l'abri des regards indiscrets et en plus, il embellit la maison. Moi, je commanderai juste un boudin contre les courants d'air pour la porte du réduit de mon père : en tissu, avec comme dessin une rangée de chats, il est rembourré de laine synthétique, sympathique aussi dans le salon, il protège de l'air glacial de l'extérieur qui pénètre chez vous la nuit.

Pour finir, Winnie a voulu l'épluche-kiwi, 4,50 euros : on l'insère dans le fruit coupé en deux et on le fait tourner, il épluche à la perfection cette richissime source de vitamine C ; il veut en prendre deux : un pour lui et un pour M^{me} Costanza qui mange des kiwis pour être en forme.

Je dois bâtir une méthode et un projet. Je crains que mes troubles — s'ils existent vraiment — ne soient en train d'empirer de jour en jour, et qu'ils n'aient connu récemment une brusque accélération. Pas seulement chez moi, mais chez tout le monde. Il se pourrait que sous peu, je dépende complètement de ces pages, même

pour la moindre bêtise. Même pour des faits banals : ne pas me souvenir d'avoir déjà fait les courses et m'arrêter de nouveau au supermarché pour refaire tous mes achats, ou bien ne plus me souvenir du numéro du bus qui me ramène chez moi ; voire sortir sans chaussures. Il n'y a pas de limite, à ce que je sais. À la longue, je pourrais carrément ne plus savoir ce qu'est un autobus, ce qu'est un supermarché, ce que sont des chaussures et quelle est la fonction de tous ces noms mystérieux.

Mon nom est Giovanni Ceresa. J'ai pris une photo de moi, je l'imprimerai chez Winnie parce que mon ordinateur est cassé, et puis je la collerai derrière la couverture de ce cahier.

Mon aspect est plus ou moins celui-ci, tel que je me vois aujourd'hui : des yeux bleu pâle ; bleus, mais pas joyeux de l'être. Sans aura. Le corps haut et fin. La peau très blanche. Une empreinte de doigt devient une tache rouge sur mes bras. De minces lunettes de métal. Je n'ai pas de poils, je n'ai pas de barbe.

Je dois transcrire tout ce qui me semble important dans ce journal. Je ne peux pas observer toutes les personnes âgées et noter ce qu'elles font, aussi me concentrerai-je sur trois d'entre elles : M^{me} Farinaccio du troisième étage, et MM. Guido et Giuffrida du quatrième. Ils ont tous un chien et vont le promener. Je pense que si je me concentre sur des situations comme celles-là, j'ai de meilleures possibilités de comprendre ce qui est en train de se passer, et ce sera plus facile pour moi de me souvenir. De plus, même si c'est fatigant, je dois m'efforcer de rédiger des comptes rendus précis. Je ne suis encore qu'un débutant de l'apocalypse.

COSTANZA

Que veux-tu exactement?

WINNIE

Toutes les informations que tu possèdes sur une période très lointaine de sa vie.

COSTANZA

C'est-à-dire?

WINNIE

Aux alentours de ses dix-huit ans. Aux alentours de l'époque du TEST.

COSTANZA

Je le savais! Tu dois me dire ce que tu as en tête, maintenant. Il ne t'est pas permis de me cacher des choses importantes, tu le sais.

WINNIE

Un tas de choses que tu n'imagines même pas me sont permises.

COSTANZA

Montre-moi les papiers, si tu en as.

WINNIE

Je n'ai pas de papiers à te montrer. Tu n'as jamais été

très coopérative avec moi... il faudra le dire au moment opportun.

COSTANZA

La raison pour laquelle tu es ici n'est pas claire pour moi. Cet immeuble a déjà un surveillant, me semble-t-il...

WINNIE

Il n'y a pas que des surveillants.

COSTANZA

Et qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

WINNIE

Alors, cette fois non plus, je ne peux pas compter sur ta collaboration ?

COSTANZA

Je dois d'abord m'informer, savoir pourquoi tu es ici.

WINNIE

Ce n'est pas la procédure.

COSTANZA

Je connais Giovanni Ceresa depuis qu'il est petit. Je ne vois pas pourquoi il t'intéresse tant. Il est comme les autres...

WINNIE

Combien de personnes ont déjà disparu dans l'immeuble ?... Ça, au moins, je peux le savoir...

COSTANZA

Ça, tu peux le savoir, oui. À partir de quand ?

WINNIE

D'avant que j'arrive ici.

COSTANZA

Douze. Sept personnes âgées, deux enfants et trois adultes. Tu es satisfait ?

WINNIE

Pourquoi as-tu tout nié quand Giovanni Ceresa est

venu te parler de M. Baratti? Tu lui as dit que tu ne le connaissais même pas.

COSTANZA

Et toi, alors? Qu'as-tu fait?

WINNIE

Mais moi, j'habite ici depuis peu.

COSTANZA

Je ne vois pas pourquoi je devrais l'encourager dans sa bêtise. Bientôt, il ne saura même plus où il se trouve.

WINNIE

Douze disparus, c'est un chiffre inquiétant. Tu as veillé à en informer qui de droit?

COSTANZA

J'ai veillé à faire tout ce que je devais faire. Je n'ai certainement pas besoin d'attendre que tu sois là. Et puis, c'est un chiffre qui est tout à fait dans la moyenne de la ville.

WINNIE

C'est bon. Tu veux la guerre, tu vas l'avoir. Ce n'est pas grave, dorénavant, je n'aurais plus confiance en ce que tu diras. Et de toute façon, j'ai d'autres ressources. Ce qu'il m'intéresse de savoir, je l'apprendrai directement de lui.

COSTANZA

Je doute que tu sois un second surveillant. Pour autant que je sache, il n'y a pas de seconds surveillants. Pourquoi es-tu là?

WINNIE

Ne sois pas pressée. Tu verras que tu apprendras tout en temps voulu.

COSTANZA

Il passe son temps à écrire, pourquoi? Est-ce toi qui lui fais écrire tout ça? Je veux voir ce qu'il écrit.

WINNIE

Du calme. Je te l'ai déjà dit, il n'y a pas que des surveillants. Ne te mêle pas de choses que tu ne connais pas.

Composition Graphic Hainaut
Achevé d'imprimer
par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, mars 2012
Dépôt légal : mars 2012
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-012601-9/Imprimé en France.

168589



La fin des jours

Alessandro

De Roma

Cette édition électronique du livre
La fin des jours d'Alessandro De Roma
a été réalisée le 18 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070126019 - Numéro d'édition : 168589).

Code Sodis : N52320 - ISBN : 9782072467776

Numéro d'édition : 241722.